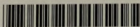


De l'art engagé
au Québec :
éthique
et esthétique
de l'utile

Of Socially
Engaged Art
in Québec:
Ethics and
Aesthetics of the
Useful

SKOL

Bibliothèques de Saguenay - Chicoutimi



C0136905

La rencontre entre Maggy Flynn et Alain Deneault s'est faite le 18 novembre 2017 ; ils étaient tous deux invités à participer à Pas d'Radis Fiscaux : l'État d'Urgence, organisé par l'ATSA/ Quand l'art passe à l'action. C'est alors qu'Alain s'est fait vider les poches, à l'arrière d'un camion Grumman 1974.

Dialogue entre Maggy Flynn et Alain Deneault

J'te vide les poches

Par Maggy Flynn

J'te vide les poches est une intervention artistique relationnelle présentée à bord de mon camion Grumman 1974, stationné à différents endroits dans l'espace public et muni d'une grande pancarte où on pouvait lire « J'te vide les poches ». Plusieurs personnes intriguées venaient me demander en quoi consistait le projet. Je leur répondais simplement que je vidais les poches des gens. Parfois perplexes, parfois curieuses, elles décidaient de tenter ou non l'expérience. J'invitais celles qui se prêtaient au jeu à m'accompagner à l'intérieur du camion ou sur la terrasse aménagée sur son toit. Une fois assis confortablement, je leur demandais de vider leurs poches tout en m'en décrivant le contenu et en disposant les items de manière à ce que je prenne une photo par après. Le tout était enregistré par vidéo.

C'est dans le cadre de ce projet que j'ai rencontré Alain Deneault. Vider ses poches m'a permis de le connaître un tout petit peu plus. Ensuite, un lien a été créé et maintenu, malgré le temps et la distance.

Ce projet a été mis en œuvre dans trois différents contextes, où la communauté diffère chaque fois. À Montréal, lors de l'événement interdisciplinaire de l'ATSA (Pas d'Radis Fiscaux : l'État d'Urgence), une communauté temporaire était créée au centre-ville pour quelques jours : artistes, sans-abris, activistes, chercheurs et chercheuses s'y mélangeaient. *J'te vide les poches* a aussi été expérimenté dans un parc d'Hochelega-Maisonnette, où je devais créer des liens avec les citoyennes et citoyens du quartier pendant tout un été. Et enfin, j'ai proposé le projet lors d'une visite chez ma mère à Cuba, où la mise en action fut complètement différente. Trois lieux, trois expériences.

Le titre de ce projet est pour moi un clin d'œil à la manière dont on se fait vider les poches (argent et énergie) par les dirigeants au pouvoir. Mais partir du contenu des poches pour voir ce que nous transportons matériellement dans notre vie quotidienne est également un prétexte pour dévoiler les contenus immatériels, qu'ils soient de nature émotive ou symbolique.

À Montréal, vider les poches créait parfois un malaise : j'entrais dans le domaine de l'intime. « Les poches, c'est personnel », m'a-t-on dit. Mais pourtant, à plus grande échelle, il y a maintes intrusions dans notre intimité au quotidien : les caméras de surveillance, la vente de nos données personnelles, les téléphones cellulaires avec leurs GPS qui nous géolocalisent et se déverrouillent par reconnaissance faciale et empreintes digitales, les médias sociaux qui possèdent nos informations, etc. Disons qu'en comparaison, mon intrusion était plutôt directe et ponctuelle. Une fois la personne sortie, je ne conservais aucune information monnayable.

Lors du projet réalisé à l'ATSA, j'ai eu quelques rencontres assez poignantes au cours desquelles le vidage de poches nous permettait d'aller plus loin en vidant aussi un sac à dos, un sac de vie. Le camion était situé dans un lieu où plusieurs sans-abris logeaient. J'ai pu entendre beaucoup d'histoires en lien avec leur survie au quotidien, leur consommation, les raisons pour lesquelles ils ou elles se sont trouvés à la rue et leurs manières de subvenir à leurs besoins. Des témoignages qui montrent les lacunes du système. Un système qui ne sait pas comment aider les marginaux, ceux et celles qui refusent de se fondre dans la norme et qui fuient souvent vers des chemins plus rocailloux.

Mon expérience au square Dézéry, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, fut très différente de la précédente. Déjà, le beau temps nous permettait de nous installer sur la terrasse aménagée sur le toit du camion plutôt qu'à l'intérieur de ce dernier. Le fait d'être dans un milieu résidentiel me permettait de m'inscrire dans la routine quotidienne des gens. Ça permettait aux citoyens de m'apprivoiser dans le temps et la durée, puisque je suis restée au square un été complet. Pour cette version du projet, j'ai décidé de poser des questions qui allaient au-delà du contenu matériel des poches. J'ai créé des fiches pour répertorier l'ensemble des informations. Deux fiches accompagnaient chaque rencontre : la première servait à décrire le contenu matériel des poches, et la deuxième, leurs contenus immatériels : les manques, les peurs, les résistances, les tentations, les besoins, les joies.

Ce projet, que je proposais de manière ludique au Québec, m'a semblé presque déplacé et inapproprié à Cuba. Inapproprié du fait que je suis une jeune femme nord-américaine originaire d'un pays capitaliste qui demande à voir le contenu des poches, souvent trop vides, des habitants d'un pays communiste. Malgré mon malaise, j'ai tout de même tenté d'aller au bout du projet. J'ai changé le titre et pris le temps de présenter le projet d'une manière plus subtile et moins crue qu'au Québec.

Les poches cubaines sont peut-être moins abondantes en termes de capital, mais m'ont semblé plus libres des peurs, des attentes et des besoins d'ici. Des poches remplies au « nous », d'un désir de prospérité collective.

Au Québec, la rencontre en tête-à-tête me semblait la formule la plus pertinente afin d'aller au fond des poches. Lorsque j'ai tenté de recréer cet espace intime à Cuba, j'ai vite réalisé que ce besoin d'intimité était plutôt un besoin nord-américain. À Cuba, l'individuel se mélange constamment avec la collectivité. Les rencontres se faisaient avec le voisin, le fils, la grand-mère, et je semblais être la seule personne affectée par ce manque de confidentialité.

Créer du lien social est l'objectif de mes projets. Donner une voix aux gens, mieux comprendre l'humain pour mieux comprendre le milieu dans lequel je vis. Provoquer la rencontre. Détourner le quotidien. Créer de l'inattendu et m'intéresser au cœur de l'humain, à l'essentiel.

L'objet du lien

Par Alain Deneault

Le statut du vol d'objets en dit long sur l'état d'une société. Lorsqu'il a parcouru l'Afrique de long en large pour le compte de médias polonais, le journaliste Ryszard Kapuściński — qui s'est ensuite révélé en écrivant à part entière dans des livres comme *Ébène* — a découvert que le vol y a le statut de crime. Déposséder quelqu'un de ce qu'il possède, c'est le mettre à nu devant l'existence. C'est qu'on y détient si peu de choses. Une nuit, un cri strident réveille tout un quartier — des hurlements qui placent les résidents sur un pied d'alerte. Une dame venait de découvrir qu'on lui avait dérobé une casserole. Il s'agissait littéralement de son seul bien. « Elle subsistait en achetant à crédit des haricots qu'elle préparait, accommodait d'une sauce et revendait », écrit Kapuściński. La priver de sa casserole revenait à la tuer — l'auteur qualifie l'acte de « meurtre », d'« assassinat » ; « la femme courait en rond, désespérée, folle¹ ». Si les larcins ne sont pas inhabituels, le visiteur européen est saisi par les réactions qu'ils provoquent. La rapine ne produit pas un vague sentiment d'humiliation et d'amertume, mais une colère noire, violente, dévastatrice. « Dérober un pauvre qui souvent ne possède qu'une écuelle ou une chemise déchirée est un acte inhumain. » Les réactions témoignent d'un désespoir : « Si la foule attrape un voleur au marché, sur une place, dans la rue, elle est capable de le tuer séance tenante. Paradoxalement, le rôle de la police ici consiste moins à poursuivre le voleur qu'à le protéger ou le sauver². »

Il ne serait donc nullement possible, à Dakar, Kinshasa ou Gaborone, de se jouer en public

1/ Kapuściński, Ryszard. *Ébène. Aventures africaines*, Paris, Pion, 2000 [1998], p. 131.

2/ *Ibid.*, p. 247.

de l'expression « J'te vide les poches », soit d'inviter les gens sans préavis à étaler, pour qu'il soit photographié, ce dont ils disposent, et qu'attrape « au vol », pour ainsi dire, Maggy Flynn à Montréal. Il s'ensuivrait un désaveu moral face à ce qu'on percevrait comme un humour de bien mauvais goût. L'initiative susciterait beaucoup de méfiance et encore davantage d'humiliation, car on aurait si peu à exposer. Kapuściński évoquerait sûrement alors un « luxe de l'esprit ».

À Montréal, en l'occurrence, *J'te vide les poches* se vit comme une expérience plutôt drôle. C'est un moment de sympathie avec l'artiste qu'on ne connaît pas. On fait halte. C'est l'heure de se questionner sur le sens de ce que l'on transporte aussi délibérément que banalement. On n'en est pas à la fameuse question sur ce qu'on apporterait avec soi sur l'île déserte imaginaire, mais en acte dans ce qui constitue notre trousse du quotidien. Trois grandes catégories d'objets s'imposent. D'abord, une part de ce qui nous accompagne appartient au cosmétique et à l'hygiène, et en cela ne représente aucun caractère vital : un rouge à lèvres, un déodorant, un sachet de mouchoirs ... Ensuite viennent les objets pratiques qui ont certes une utilité concrète, comme une cuillère de plastique ou une serviette de table humide en sachet, mais qui sont, à leur tour, destinés à faciliter la consommation. À cela s'ajoutent des objets de travail qui concernent les prestations salariées ou contractuelles, comme un carnet ou une lampe de poche, selon les occupations. Si tant est qu'on les utilise pour le travail, peut-être s'agit-il simplement d'instruments d'appoint à usage personnel. Enfin, les objets médiatiques : les trousseaux de clés, les cartes de crédit, les téléphones computationnels. Comme objets, en eux-mêmes, ils ne sont d'aucune utilité. Ils témoignent du fait que notre monde est inter-relié à un point qui défie la conscience. Absolument étranger à cette casserole, à cette écuelle, à cette chemise d'Afrique ... Il faut que Maggy Flynn se déplace à Cuba pour retrouver un passant en possession d'outils tels une spatule, un marteau, une paire de pinces ... qui se destinent à un usage immédiat. La carte de crédit, elle, le téléphone computationnel, lui, ne sont, au bout des doigts, qu'un levier activant des données et des logiciels dont on ne comprend presque rien du fonctionnement, et qui nous lient à des opérateurs absolument étrangers à nous. Même les clés ont pour pendant un immeuble ou un cadenas de vélo pour le moment distant. Cet accès, il se peut fort bien qu'il porte sur une résidence qu'on occupe à crédit ou à loyer, ou sur un emploi professionnel qui conditionne l'accès au reste. Si, donc, par un fait du sort, on se trouvait happé et devenait étranger à son quotidien, dépris de tous ces liens sociaux, rien de ce que nous possédons matériellement ne serait d'un quelconque usage. À peine pourrait-on user quelques clés à la manière de couteaux.

3/ *Ibid.*, p. 131.

Ce n'est pas seulement un exercice de l'esprit ou un scénario éculé de science-fiction... Nous sommes dans un monde où les modalités de fonctionnement risquent de s'interrompre à tout moment. Aux pandémies, tornades, canicules, incendies de forêt, raz-de-marée, réduction de forêts et autres érosions de terres arables que provoquent les bouleversements climatiques et la surexploitation des sols et du vivant s'ajoute une perte de repère généralisée sur le plan politique. Notre monde chavire. Alors que les populations de l'Est et du Sud amorcent en surnombre un mouvement vers les marchés occidentaux pour trouver de quoi survivre, Bruno Latour écrit qu'à ces colonnes de réfugiés environnementaux, contenus pour l'instant dans des camps et derrière des murs, s'ajoute un phénomène touchant cette fois les Occidentaux eux-mêmes : ils se voient « quittés par leur pays⁴ ». C'est-à-dire que le vivant s'y trouve tellement malmené, et les sites écologiques pollués comme si on était toujours des colons pensant un temps les épuiser avant de repartir, qu'ils en deviennent méconnaissables et littéralement inhabitables. Sans parler du mode de fonctionnement (la division du travail en unités réparties dans le monde, la production soumise à l'irresponsable impératif de croissance, les immenses chaînes de distribution qui partent de l'Asie et parcourent des spaghettis de milliers de kilomètres...).

Bref, nous nous baladons allègrement avec des éléments qui ne nous sont d'aucune utilité immédiate, encore et toujours sûrs qu'ils nous donnent accès à tout, à bien plus que ce qu'on pourrait effectivement désirer. Le téléphone nous permet de contacter qui que ce soit sur le globe à partir du moindre coin de rue. Il nous donne accès par internet à une multitude de points de vente auprès desquels il devient possible de commander par carte de crédit quoi que ce soit, qu'on nous livrera dans une boîte à notre nom, dans un lieu dont on a la clé. Ces liaisons nous grandissent, nous intensifient, nous « empouvoient », dit laidement la langue de la gouvernance dans laquelle notre pensée est engoncée. Or, qu'une interruption vienne, fût-ce brièvement, couper ce lien, et nous voilà plus démunis encore que la dame à la casserole volée. Nous nous découvrons alors incapables. Incapables du moindre faire, de la moindre action directe, de la moindre compétence pratique.

Donc, ce sentiment de puissance est conditionné par l'appartenance à un réseau de services et d'abonnements qu'on ne contrôle en rien. Ce sentiment s'accompagne donc d'une très grande pression psychologique que Georg Simmel percevait déjà au début du xx^e siècle. La réification (c'est-à-dire la réduction fonctionnelle du monde à des rapports stricts d'objets), observait-il, devient souhaitable aux yeux de bien des sujets. « Il en va de même aujourd'hui quand des personnalités douées, contraintes au travail salarié, préfèrent servir une société par actions plutôt qu'un chef d'entreprise, ou encore quand la pénurie de domestiques résulte du fait que les filles préfèrent le travail en usine au service chez

^{4/} Latour, Bruno. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, p. 15.

des patrons, où elles sont peut-être mieux loties matériellement, mais se sentent moins libres, étant soumises à la subjectivité des personnes⁵. » La modernité, signale Simmel, encourage toujours davantage cette déliaison, l'argent devenant un référent social, puis les médias de communication à distance se sophistiquant toujours plus, confirmant l'analyse. Les relations sont « dépersonnalisées⁶ » lorsque seul le paiement entre en ligne de compte dans la mise en relation d'un sujet avec un réseau incommensurable de relations pratiques. Le poids psychologique qui s'ensuit devient énorme, puisqu'il suppose la dépendance à un réseau auquel on est intimement lié sans en avoir une compréhension nette ni un contrôle tangible.

Post-scriptum

Par Maggy Flynn

Moi qui demande constamment aux gens de me parler des objets les plus significatifs dans leur vie, me voici en train de faire la liste de tous ceux que j'ai perdus. Étonnamment, je m'aperçois que les biens les plus utilitaires et parfois les plus dispendieux ne font pas partie des plus regrettés.

Après qu'un incendie eut ravagé ma maison dans la nuit du 15 au 16 décembre, mes plus grandes pertes recensées furent les objets évocateurs et symboliques. Je dirais même qu'ils sont d'une valeur temporelle ; des objets qui m'ont accompagnée et ont traversé avec moi différentes époques, qui me rappellent des moments révélateurs de ma vie :

- Les premières dents tombées de ma fille — Sa première mèche de cheveux — Les premiers costumes d'Halloween qu'elle a mis et remis à de multiples occasions — Les photos, de sa naissance à aujourd'hui.
- Les objets qui représentaient mon père parti depuis plusieurs années déjà : ses deux pots antiques en céramique, l'un pour la farine et l'autre pour le sucre ; son meuble à tiroirs avec le grand miroir rond ; l'image de l'iguane encadré qui le représentait ; la bouteille de vin arborant sa photo qui m'a été remise à son enterrement. J'attendais le bon moment pour la boire (ce bon moment, je l'aurais pris maintenant si la bouteille existait encore...).
- La bague mauve en forme de cœur qu'il m'avait donnée à l'âge de 7 ans, voilà 28 ans qu'elle m'accompagnait.

5/ Simmel, Georg, *Philosophie de l'argent*, Paris, Presses universitaires de France, 1989 [1900], p. 348. (Collection Quadrige).
6/ *Ibid.*, p. 349.

- Ma petite Hongroise teneuse d'épingles et porteuse de chance.
- La rose de plastique qu'il m'avait lancée avec amour à travers la foule. Presque trois ans que je l'arrosais semaine après semaine.
- Mon vélo récemment monté, toutes les pièces choisies les unes après les autres et assemblées sur mon cadre Fiori, celui de mon tout premier vélo que je m'étais acheté à 17 ans, 18 ans que je le roulais.
- Mon projet de cycle menstruel brodé un jour à la fois pendant plus de 365 jours.
- Le jeu de backgammon, celui qui appartenait à ma mère, avec une pièce manquante, remplacée par une roche grise.

Tous des objets qui, une fois recollés ensemble, reconstruisent une histoire, une existence. Des objets qui racontent.

Est-ce la peur d'oublier certains bouts de mon existence qui me rattache tant à ces objets ?

Est-ce que c'est la société dans laquelle je vis, avec cette manière d'habiter davantage l'intérieur des maisons plusieurs mois par année, qui m'amène à me construire un environnement de confort et de mémoires afin de panser le manque de liens humains ? Une manière plus nord-américaine de vivre davantage dans le passé et le futur plutôt qu'au présent ? Ces objets me rattachent définitivement à un passé, celui qui m'a formée.

J'ai appris la nouvelle de l'incendie alors que j'étais à Cuba, trois jours après mon arrivée chez ma mère, dans la ville de Hershey. Tout comme mon projet *J'te vide les poches*, cette nouvelle a créé là-bas une réaction complètement différente de celle qu'ont eue les gens au Québec. Même à distance, les gens de mon entourage comprenaient la réalité que je vivais, tout perdre : de mon lieu de vie à tous ces objets qui meublent une existence, en plein hiver. À Cuba, la nouvelle frappa moins fort. J'ai senti qu'ils ne voyaient pas cette catastrophe de la même manière que moi. Là-bas, les gens ne possèdent pratiquement rien, même pas des photos de famille sur les murs. La moindre chose est si compliquée à se procurer que les gens savent vivre dans la simplicité. À Cuba, les maisons sont faites de béton, et quand elles sont détruites, il s'agit plus souvent de l'œuvre d'un ouragan ou d'une tempête tropicale que celle d'un incendie. Cela se vit d'ailleurs plutôt de façon collective qu'individuelle.

Mais outre les objets, mes pertes les plus douloureuses sont :

- Mon lieu de vie, ce bel appartement centenaire.
- Mes voisins d'amour, une communauté au quotidien qui se rapprochait du sentiment de famille, de soutien, d'affects.
- Cette cour qui donnait l'impression d'être en campagne et non sur la rue Sainte-Catherine.
- Mes rituels et ma routine quotidienne.
- Mes points d'ancrage.

Cela fait plus de 10 ans que je fais des projets pour me libérer du superflu et c'est en une nuit que ce problème a été résolu. C'est dans le feu suivi d'une noyade glaciale que mes objets ont disparu, marquant la fin d'une ère et la révolution d'un temps. Je comprends mieux maintenant pourquoi le lien humain se trouve au cœur de tous mes projets artistiques. Cet événement m'a fait comprendre à quel point ma communauté fait partie de mon *Kit de survie*⁷. Passer au feu sans avoir d'assurances, tu t'en sors quand tu as des gens autour de toi : un toit temporaire prêté, des meubles et objets donnés, une campagne de financement dûment organisée. C'est ma communauté et tous les liens que j'ai créés autour de moi depuis des années qui m'ont aidée à me relever.

7/ *Kit de survie*, projet de Maggy Flynn, 2020.



Maggy Flynn, view of an encounter with participants to the project *J'he vide les poches* (I empty your pockets), 2017. ©Martin Savoie